Sérieux? Humour : Savoirs et pratiques

Chronique Historique

Automne 2024
vol. 3, nº 1
p.39-52

Hector Berthelot, le père des humoristes canadiens

Robert Aird

Ah bon? Ce n'est pas Yvon Deschamps? Mais qui est ce type? Je comprends que la question puisse se poser puisque le commun des mortels ne connaît certainement pas Hector Berthelot. Si je suis d'avis que le grand Deschamps mérite l'étiquette de père des humoristes contemporains, Berthelot est le père tout court des humoristes canadiens. Né à Trois-Rivières en 1842, il connaîtra à partir des années 1860, une carrière en journalisme. Mais pas n'importe quel type de journalisme. Le Trifluvien affûtera sa plume dans la satire. Il fait ses débuts dans *La Scie* (1863-1865), une feuille satirique à tendance libérale et surtout opposée au projet confédératif, en signant ses saillies de manières anonymes comme c'est l'usage à l'époque. Certes, plusieurs hommes de lettres écrivaient dans des journaux humoristiques au 19e siècle. Seulement, Hector Berthelot y connaîtra l'ensemble de sa carrière et il marquera son époque, et l'histoire de l'humour québécois, en fondant son premier journal *Le Canard*, en 1877, à Montréal. Soit 38 ans avant le célèbre journal parisien *Le Canard enchaîné*, fondé en 1915. Il finira par céder son journal et en fondera plusieurs autres par la suite : *le Vrai Canard*, *Le Bourru*, *Le Grognard, Le Violon*.

Pour les besoins de cette chronique, je cherche à cerner la personnalité de Berthelot et je reviens sur quelques faits saillants de sa carrière. J'ose imaginer le tout en mettant en scène une invention de Berthelot : le *Ten O' Clock Gin*. Le journaliste comique organisait des soirées arrosées avec les notables de son époque. Le *Five O' Clock Tea* des Anglais prenait ainsi une autre forme, disons, un peu moins sage et sans doute plus animée qu'une soirée à boire du thé! Selon sa biographe, sa nièce Henriette Tassé, il s'inspirait des conversations et des échanges de ces soirées pour ses chroniques. J'ai sciemment choisi un épisode fastueux pour imaginer l'une de ces soirées : le printemps 1885 qui voit le libéral Honoré Beaugrand devenir maire de Montréal et le soulèvement des métis et de Louis Riel qui vient bouleverser la quiétude des Canadiens. J'ai pigé directement mon inspiration dans les blagues de Berthelot publiées dans *Le Canard* et les personnalités mises en scène qui fréquentaient les soirées de Berthelot.

Les journaux de Berthelot

Berthelot avait déjà une expérience en journalisme et il avait collaboré pour d'autres feuilles satiriques, notamment *La Scie.* Mais c'est bien son *Canard* qui paraît le 6 octobre 1877 qui en fera une personnalité connue des Montréalais. Doté d'une presse à vapeur, le journal réussira même à publier des illustrations en couleur. Berthelot était le rédacteur exclusif et il lui arrivait de dessiner les caricatures. D'autres fois, il développait l'idée et en confiait le dessin à un artiste, notamment Henri Julien. Berthelot offrait avec *Le Canard* des pages plus aérées que les autres journaux; il y publiait une grande caricature et s'éloignait de la partisanerie ou de l'idéologie. Bien que la politique demeure un sujet important, il se distingue des feuilles humoristiques en abordant toutes les facettes de l'actualité. En décembre, il tire à 10 000 exemplaires. L'année suivante, le 9 novembre 1878, il crée le personnage de Ladébauche, archétype du Canadien avec sa tuque, sa pipe et sa ceinture fléchée. Berthelot adopte rapidement ce nom comme pseudonyme. Ladébauche est un personnage pittoresque au langage populaire qui commente les actualités politiques, sociales, municipales, culturelles et s'attaque aux enjeux de l'heure, rédige des entrevues fictives avec des personnalités, des causeries avec la reine Victoria, avec laquelle il adopte un ton familier, l'appelant Mam Victoire. D'autres journaux et artistes emprunteront son personnage emblématique et Albéric Bourgeois, durant la première moitié du 20^{e} siècle, en fera un personnage très populaire dans les pages de *La Presse*. Il aura droit à sa revue musicale et à plusieurs monologues joués par un comédien qui seront endisqués.

Après avoir cédé la propriété de son journal en juin 1878, il demeure rédacteur puis démissionne en août 1879. Il fonde alors *Le Vrai Canard,* ce qui ne manque pas de créer de la confusion, il le remplace alors par *Le Grognard,* en novembre 1881, qui perdurera jusqu'en mars 1884. L'humoriste revêtira ensuite l'habit du journaliste sérieux pour les mois suivants en travaillant pour divers journaux, notamment *Le Monde,* le *Montreal Star*, *Le Nouveau Monde*, La *Patrie* et *La Presse*. D'août 1885 à la mi-septembre, il publie *Le Bourru* et de septembre 1886 au mois de janvier 1888, il fait paraître *Le Violon*. *La Vie illustrée* compte sur sa collaboration pour sa dimension satirique et humoristique au cours de l'année 1888. Du 3 janvier 1885 au 25 juillet 1885, le *Canard* est de nouveau édité par Berthelot et Cie et Berthelot redevient son rédacteur en chef. Il le cède à nouveau pour le reprendre en novembre 1893. Oui, pas facile de s'y retrouver! La profession de journaliste rapportait peu d'argent et Berthelot l'exerçait partout où il le pouvait.

Traits de personnalités de Berthelot

Hélas, à son décès en 1895, le frère d'Hector, Louis, son exécuteur testamentaire, qui n'avait pas semble-t-il un très grand souci du patrimoine familial, n'a pas daigné s'encombrer de ses papiers en les brûlant. Par conséquent, nous savons très peu de choses de sa vie personnelle. J'aurais tant aimé éplucher sa correspondance pour mieux le connaître. La biographie de sa nièce, ses propres chroniques dans les journaux et des articles de journaux qui lui sont consacrés permettent tout de même de cerner un peu le personnage.

Il fait ses études à l'ancien collège de Chambly, au collège de Saint-Hyacinthe et les termine au collège Ste-Marie en 1855. Il a été admis au Barreau et aurait pu ainsi connaître une carrière d'avocat et d'homme politique. « Je n'ai aucun goût pour la chicane », écrivait-il, pour justifier sa carrière comme homme de lettres, ce qui le condamnait à une certaine pauvreté. « Je ne secoue guère sur le parquet de la banque d'épargne la poussière de mes sandales»

s'amusait-il à dire. Il disait aussi qu'« un éditeur de journal est un homme qui se creuse la tête pour remplir son estomac, et qui, après des années de travail n'a plus rien à tirer de sa tête et plus rien à se mettre dans l'estomac. » Il pratiqua tout de même brièvement la profession d'avocat vers le milieu des années 1860.

Étonnamment, il alla au collège militaire où il décrocha un brevet de lieutenant. Mais il blaguait en disant l'avoir utilisé pour allumer sa pipe le lendemain de son obtention. En fait, il détestait la bagarre et les rixes tout en étant passionné par les batailles épiques qui s'échelonnent dans l'histoire de l'humanité. Au lendemain de son décès, *La Presse* le décrit comme un être contradictoire. Chez Berthelot, « il y avait comme deux hommes placés aux antipodes l'un de l'autre se manifestant, tour à tour, à une minute d'intervalle, ou chose plus curieuse encore, agissant tous deux à la fois et imprimant à leurs actes communs un caractère tellement mêlé de sérieux et de comique qu'on n'en pouvait que fort difficilement saisir la portée exacte.[5] » Ainsi, il pouvait bien ridiculiser les institutions dans ses publications tout en leur témoignant son respect en privé. À cette époque, on était soit conservateur, soit libéral. Or il semble bien avoir été les deux. Du moins, sa satire n'épargnait aucune obédience politique. Il collabora pour le journal conservateur *La Minerve* dans les années 1870 pour passer à *La Patrie* et à *La Presse*, plus libéraux, dans les années 1880 et 1890. Les journaux à plus fort tirage étaient tous liés à un parti politique. En cherchant à vivre du journalisme, profession fort peu rentable, Berthelot devait forcément pouvoir manger à presque toutes les tables. Par conséquent, savoir éviter de se peinturer en rouge ou en bleu devenait une nécessité.

Il était célibataire et vivait une espèce de vie de bohème. S'il était hétérosexuel, sa profession n'avait rien pour attirer un bon parti ou la bénédiction paternelle de la mademoiselle convoitée. À lire quelques-unes de ses blagues sur le mariage, il est tentant de faire un lien avec son célibat. Dans un échange entre son personnage Ladébauche et son fils, ce dernier lui demande ce qu'est un martyr. Son père, archétype du Canadien français, lui répond qui l'apprendra une fois marié. Une autre blague prétend que la femme apporte le bonheur deux fois dans la vie de son homme : la première fois pendant la nuit de noces et la seconde et derrière fois lorsqu'il l'enterre!

Il logeait dans une chambre et passait ses journées dans les cafés, les tavernes et son atelier d'imprimerie dans ce qui deviendra le « Vieux-Montréal ». Il avait ses habitudes au Grand Vatel, situé au 50 rue St-Jacques comme bon nombre de bourgeois de la ville. Il aimait aussi dîner à l'hôtel du Canada sur Saint-Gabriel, rue où clapotait *Le Canard* et où il chambrait à l'hôtel Veuvet, du moins pendant un certain temps. Henriette Tassé nous apprend qu'il logea un temps chez sa tante, dame Cusson. Dans ses publications, Berthelot n'a pas d'allégeance politique et ne porte pas d'idéologie. On le sent libéral et patriote, mais on lui reconnaît surtout un esprit à la fois modéré et libre. Alors que les rouges dits « radicaux » luttent contre les ultramontains, l'humoriste qui n'était pas reconnu pour sa ferveur catholique, fait bien des blagues à l'occasion sur des élus libéraux, mais sa cible favorite demeure l'ultramontanisme à travers la figure de François-Anxelme Trudel, sénateur et fondateur du journal *L'Étendard*, l'écho de ce mouvement militant politico-religieux. Chose étonnante, Berthelot travailla un certain temps pour ce journal. Trudel racontant qu'il ne saisissait pas l'esprit du journal, Berthelot lui rétorqua qu'il n'y avait pas d'esprit dans l'*Étendard*. Dans ses publications, Berthelot ne s'attaque pas à l'Église catholique et à son clergé comme le faisait son compatriote frondeur Arthur Buies. C'était là s'amuser avec le feu, risquer d'être excommunié

[5] "Hector Berthelot, sa vie, sa mort », *La Presse*, 16 sep. 1895, p.6.

et mis au banc de sa société. « Il avait beau être un spécialiste de l'irrévérence, il savait où s'arrêtait sa liberté[6] » souligne avec justesse Gilles Marcotte.

Côté famille, son frère Ernest était mort à 19 ans et il avait deux sœurs. Émilie, mariée à Charles Lionais, un architecte et ingénieur des mines, ainsi qu'Adèle, une religieuse à la congrégation Notre-Dame. Une autre de la famille donc qui avait fui les joies du mariage. Chaque année, selon Henriette Tassé, elle exhortait Hector à faire ses pâques, ce qui vient soutenir l'idée qu'il était peu pratiquant. Henriette Tassé a publié une lettre de son oncle envoyée à sa sœur religieuse à l'occasion du Nouvel An. On se demande si elle en faisait la lecture à ses consœurs de la congrégation. On peut présumer que oui. J'imagine trop bien toutes ces religieuses glousser de rire. Voyez plutôt :

> La présente est pour te souhaiter toutes espèces de félicités dans l'ordre matériel et spirituel pendant l'année 1885. Je ne saurais trop te recommander, à l'occasion du Nouvel An, de prendre des résolutions fermes pour la sanctification de ton âme. Chacune de tes actions doit être un grain de blé qui doit être broyé sous la meule des bonnes intentions, afin qu'elle devienne le froment pur dont sera pétrie la galette du bonheur sans mélange que tu grignoteras pendant toute l'éternité. Méfie-toi des pompes du Malin, ce dernier est un "Tramp" de la pire espèce qui rôde continuellement autour des poulaillers religieux, où les poules monastiques sont juchées sur les perchoirs de la vie ascétique. Malheur à celles qui s'y perchent en laissant entr'ouverte la porte de la tentation, il les emporte, les plume et les grille bientôt dans sa terrible cuisine.
>
> Au "free lunch'' de la vie où tu as été conviée, noue autour de ton cou la serviette de la prudence, afin que la sauce du péché ne macule pas la blancheur éclatante de ta robe de vertu. Si par malheur cette robe se tachait, hâte-toi de la porter à la buanderie de la pénitence, où elle sera nettoyée avec le savon de la contrition, séchée par la tordeuse du repentir, empesée avec l'empois du ferme propos et repassée avec les fers des bonnes résolutions, chauffés au feu de l'amour divin. C'est ainsi que la toilette de ton âme sera irréprochable le jour où elle ira danser dans le céleste séjour.
>
> C'est le bonheur que je te souhaite,
>
> Ton frère affectionné,
>
> Hector Berthelot

Berthelot avait de nombreux amis, mais on lui en connaît un avec lequel il était particulièrement proche, Lucien Lasalle qui était traducteur parlementaire à Ottawa, métier que pratiqua aussi Berthelot entre 1866 et 1870. Pour mieux connaître Berthelot, on peut toujours se rabattre sur les articles lui rendant hommage après sa mort. Dans *La Presse*, le 16 septembre 1895, on raconte qu'il était casanier « au point d'avoir de ses siestes journalières défoncé son fauteuil classique. » Dans une chronique célébrant le premier anniversaire de sa mort, le 22 septembre 1896, les souvenirs évoquent immanquablement une joyeuse histoire ou une bonne action. On décrit Berthelot comme un camarade taquin, mais indulgent. « Manier la satire comme l'a fait Berthelot, fouailler les travers, les manies, les défauts, les vices et même les vertus d'une génération d'hommes publics, et ne laisser

[6] Hector Berthelot (2013). *Les Mystères de Montréal, roman de mœurs*, établissement du texte et postface par Micheline Cambron, préface de Gilles Marcotte, Montréal, Éditions Nota Bene, p.10.

derrière soi ni colère ni haine, c'est un homme fort, d'un esprit puissant, d'un cerveau pondéré. Sous son apparence légère, Berthelot avait une grande profondeur de jugement, un tact exquis, un sens de vision d'une netteté remarquable. Rieur incorrigible, il lui fallait des victimes. »

Berthelot et ses souffre-douleurs

L'ironie et l'esprit libre attirent parfois les ennuis. En février 1885, à force d'attaquer Trudel et de le faire passer pour un imbécile, les deux fils matamores de ce catholique zélé passèrent Berthelot à tabac. Il avait fait dire à Trudel qui rejetait le contrôle médical des asiles par l'État : « Ah! Les asiles d'aliénés, c'est la pièce de résistance de mon programme. Mes amis sont intéressés plus que les autres au maintien des asiles. Je prétends que le parti qui fournit le plus fort contingent à ces institutions doit avoir la main haute dessus. Dans les asiles, nous voulons être chez nous.[7] » Paraît-il que ce gag fît sortir Trudel de ses gonds. Il faisait suite à un texte des membres de l'Association canadienne pour l'avancement de l'ignorance, pastiche de l'Association pour l'avancement de la science, dans lequel ses membres remettaient un portrait de Trudel peint à l'huile de castor[8]. La tête du journaliste était entourée d'une auréole et ses pieds foulaient les emblèmes brisés de la franc-maçonnerie et des exemplaires déchirés de *La Patrie*[9]. Il faisait dire à Trudel qu'il avait « semé le vent dans les champs conservateurs et aujourd'hui ils sont à la veille de récolter des tempêtes. » Le secrétaire de l'association fictive proposait une requête demandant au gouvernement une pension gratuite à ses membres dans l'Asile de la Longue-Pointe[10].

Berthelot avait imaginé avec une ironie décapante un examen de ses devoirs envers ses prochains :

> Comment me comportai-je pendant l'année envers mes supérieurs ecclésiastiques? Leur ai-je obéi avec joie, avec promptitude et par des vues de foi? Non. Ai-je évité à leur égard, le murmure, la critique, l'aversion, les préventions? Non. Ai-je évité les susceptibilités, les médisances, les calomnies, les injures et les railleries malignes? Non. Au lieu d'entretenir la charité, n'ai-je pas à me reprocher d'avoir semé la zizanie? Oui. Est-ce que j'ai une estime exagérée de moi-même? Oui. Ai-je eu pour moi-même une vaine complaisance et du mépris pour les autres, en trompant le monde par hypocrisie ou par une modestie affectée? Oui. Me suis-je laissé aller à des rancunes? Souvent.

Après avoir été tabassé, l'humoriste aurait pu déposer une plainte aux autorités. Ou être définitivement intimidé et cesser de taper sur la tête de Trudel. Il préféra écrire une annonce sur sa propre mort, ses funérailles et plus tard sur sa résurrection comme celle du Christ. On imagine bien la réaction de Trudel : « Et voilà que monsieur se prend pour le Christ! Blasphémateur! »

> Je meurs dans la religion catholique et romaine. Je demande pardon à toutes les personnes dont j'ai pu froisser les susceptibilités pendant ma carrière de journaliste. Sur

[7] « Hector Berthelot, avocat, journaliste, caricaturiste, humoriste, fondateur du *Canard* et auteur des *Mystères de Montréal* », *Le Canard*, 9 nov.1917, p.8.
[8] Un pamphlet écrit par des ultramontains, *Le pays, le parti et le grand homme*, avait été signé sous le pseudonyme ''castors''. Berthelot se mit alors à les appeler castor ou les manteaux.
[9] Journal libéral tenu par Honoré Beaugrand, réputé membre de la franc-maçonnerie. Trudel faisait une fixation sur la franc-maçonnerie.
[10] Aujourd'hui l'hôpital Louis-Hyppolyte Lafontaine, depuis 1976.

> le point de paraître devant le juge suprême de toutes mes actions, mes yeux se sont dessillés à la lumière des véritables doctrines. J'ai écouté les conseils d'amis pervers qui m'ont conduit dans les sentiers les plus dangereux de l'hérésie. Je regrette d'avoir porté les armes contre la plus sainte des causes, celle qui est aujourd'hui si vaillamment défendue par le plus orthodoxe des journalistes du Canada. Je demande humblement pardon au rédacteur de l'*Étendard* pour toutes les diatribes et les calomnies que j'ai publiées contre lui dans les colonnes du *Canard*, et pour réparer le mal que j'ai commis, ma dernière volonté est que l'honorable F-X-Anselme Trudel prenne la rédaction de mon journal afin de ramener mes abonnés dans la voie des saintes doctrines. Je déplore tous les paradoxes et les subtilités sataniques dont je me suis servi pour attaquer les principes de l'*Étendard.* Je reconnais mes erreurs et je supplie le Grand Vicaire de me les pardonner.
>
> Je meurs en renonçant à Satan, à ses pompes[11] et aux pompes à bière qui sont la perte de notre jeunesse.

Dans les délires hilarants du comique, Trudel accepte de prendre la direction du journal. « *Canard* sera comme *Étendard*, un journal catholique pour rire. » Hélas pour lui, Saint-Pierre refuse de laisser rentrer Berthelot pour le renvoyer sur Terre. Tant qu'il n'aura pas complètement abruti les ultramontains, il ne sera pas mûr pour le ciel! « Le guichet se referma bruyamment au nez du *Canard* qui dut reprendre tout penaud la route du séjour des mortels. Aujourd'hui il est installé à son ancien poste et il continuera de faire les combats de la bonne cause. »

Les ressentiments des Trudel envers l'humoriste persisteront donc au cours des années suivantes, si on l'en croit un article paru dans *La Justice*, le 7 novembre 1887 :

> Vendredi après-midi, vers 2 heures. MM. Henri et Charles Trudel, tous deux fils de l'honorable F.X.A. Trudel, rencontrèrent M. Hector Berthelot, rue Notre-Dame, Montréal près de la rue Saint-Gabriel et lui demandèrent des explications au sujet d'un article écrit dernièrement par ce dernier dans *Le Violon*.
>
> La réponse ne semble pas avoir été satisfaisante, car M. Henri Trudel frappa M. Berthelot d'un coup de poing à la figure.
>
> M. Caron, administrateur de *L'Étendard* qui passait en ce moment sépara les deux combattants, et chacun s'en fut de son côté.

Berthelot se payait aussi fréquemment la tête de l'avocat conservateur Jocelyn Thibault. Mais contrairement à Trudel, ce ne sont pas ses opinions politiques qui façonnent sa caricature. L'ancien échevin Thibault avait accusé Berthelot d'avoir rapporté incorrectement son discours à l'Hôtel de Ville et avait alors cherché à le faire congédier de son poste de journaliste à *La Minerve*. On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais pour Berthelot, il doit s'apprêter avec humour. Quoique caricaturer Thibault n'était pas une mince affaire puisqu'il fallait bien admettre qu'il était bel homme. Or Thibault avait fait des discours dans toutes les paroisses du Québec et avait même sillonné la Nouvelle-Angleterre. Ce qui avait amené Berthelot à le surnommer « Thibault les grands pieds », à cause de sa facilité extraordinaire à se transporter d'un endroit à l'autre et d'apparaître à une assemblée alors qu'on croyait qu'il lui serait impossible d'y être.

[11] En religion, le mot pompe renvoie aux faux plaisirs, à la frivolité et aux vanités.

Il avait donc eu l'idée de l'affubler de grands pieds qui finirent aussi par dégager une odeur putride. Il avait poussé l'idée jusqu'à dessiner parfois simplement un pied avec une pointure démesurée qui prenait, par exemple, la forme d'une barque, laissant les lecteurs faire l'association. Sans le savoir, il fomentait une sorte de légende. Thibault allait désormais être réputé pour avoir des pieds gigantesques émanant une odeur nauséabonde. Pourtant, l'homme chaussait simplement du 9 qui ne dégageait pas plus de vapeur toxique qu'un individu normalement constitué qui daigne bien prendre un bain par semaine. Seulement, pour un conteur comme Berthelot, l'important n'est pas la vérité tant que l'histoire est bonne à raconter et fait rigoler la galerie. Les vers de Boileau, « Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable », deviennent par ailleurs dans *Le Canard* « Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai, sans blague. » On raconte que des passants trouvaient un prétexte pour entrer dans son bureau afin d'y observer ses pieds et repartaient déçus. Un exemple de gag parmi cent. Thibault accompagne un inspecteur d'école qui lui demande de poser quelques questions aux enfants sur la science naturelle. Thibault demande donc à une petite fille :

- Combien y a-t-il de sens?
- Cinq : l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher et le goût.
- Lorsque je suis devant vous, quel sens est affecté?
- L'odorat, monsieur.

Aux portes de la prison

En 1887, Berthelot subit une poursuite en diffamation d'un candidat libéral de LaPrairie, Odilon Goyette. C'est une conversation entre Baptiste et son père, Ladébauche, qui le met dans l'eau chaude. Les questions du jeune permettent à Hector de lancer des flèches au malheureux candidat par l'entremise de son personnage. Il n'y va pas de main morte, mais il y a tant d'ironie chez lui que je ne sais pas toujours comment l'interpréter. Il affirme d'abord que les électeurs ne peuvent faire confiance au candidat parce qu'il aurait battu un curé. Ensuite, il dénonce le fait que c'est un vieux garçon de 45 ans. Il va jusqu'à dire que l'homme qui ne se marie pas est une plaie, une lèpre pour la société! Un lâche qui recule devant les devoirs que lui imposent la religion et la société. Le vieux garçon n'a pas sa raison d'être dans le monde. Dans une paroisse, explique-t-il à Baptiste, le vieux garçon est toujours regardé comme une brebis galeuse. « C'est un loup dans la bergerie conspué et honni par les familles respectables. »

Étant vieux-garçon, je suppose que l'humoriste se moquait de sa propre condition ainsi que des préjugés envers les célibataires qu'il subissait sans doute lui-même. Mais sa charge contre Goyette ne s'arrête pas là. Il poursuit la semaine suivante en mentionnant que Goyette avait voulu épouser Aurélie, une jolie paysanne, prétendument très « respectée » et « respectable ». Or il s'agissait d'une « fille de mauvaise vie » qui tenait une maison de boisson clandestine…Goyette lui a donc envoyé une mise en demeure exigeant qu'il se rétracte publiquement. Berthelot s'exécute, mais par une rétractation humoristique dans laquelle il fait une apologie des célibataires loufoque et ironique en se référant à la littérature de la Grèce antique. Il écrit aussi que si Jacques Cartier s'était marié, il n'aurait jamais découvert le Canada. Madame Cartier l'aurait retenu près du rocher de St-Malo. Il arrive à une conclusion destinée directement à Goyette : « Nous espérons qu'après avoir combattu les bons combats avec nous, il ira à la fin de ses jours recueillir au ciel la récompense de ses nobles travaux, lui le front encore ceint de sa couronne d'innocence, composée de coquelicots rouges et nous portant notre couronne de liserons bleus » (Tassé, 1934). Le

coquelicot rouge est associé au souvenir et à la consolation et ironiquement à Déméter, déesse de la fertilité. Quant aux liserons, ils symbolisent la beauté éphémère, mais sans doute faisait-il référence aux arrangements floraux de liserons utilisés lors des mariages.

Quoiqu'il en soit, Goyette refusa cette ironique rétractation. La poursuite s'étire jusqu'à l'année suivante. Berthelot est condamné à payer une amende de 400 dollars s'il veut éviter trois mois de prison. Il y arrivera en donnant des conférences humoristiques à la manière de Mark Twain à la même époque.

Ten O' clock Gin

Le dimanche soir, les amis et connaissances de Berthelot étaient conviés à son Ten O'Clock Gin. Journalistes, rédacteurs et propriétaires de journaux, avocats, hommes politiques se retrouvaient lors de ces soirées qui permettaient d'alimenter les écrits de Berthelot, chacun y allant de ses remarques sur l'actualité municipale, politique, littéraire et artistique. Selon Henriette Tassé, l'humoriste français Alphonse Allais y a même participé lors de son passage à Montréal. Comme il est fort dommage de ne pas avoir pu y assister, j'ai donc imaginé un Ten O' Clock Gin en m'inspirant directement des chroniques et récits comiques publiés par Berthelot.

Beaugrand assiste à son premier Ten O' Clock Gin depuis son élection à la mairie de Montréal. Il y a foule pour l'occasion. L'hôte est particulièrement de bonne humeur en voyant apparaître Lucien Lasalle, un ami intime connu au collège, arrivé d'Ottawa d'où il exerce la fonction de traducteur des débats en Chambre. Le sens de la répartie de Berthelot représente pour lui des moments de petits bonheurs qu'il recherche et dont le tempérament à la fois drôle et grognon l'amuse au plus haut point. Il sait son ami pantouflard qui n'a souvent d'audace que sa plume, ce qui l'incite à le pousser hors de sa zone de confort. La réaction de Berthelot qui tend à tergiverser dans ces circonstances le motive à persister. Les deux se font une chaleureuse accolade. Berthelot monte sur une chaise et porte un toast en s'adressant à Beaugrand : « Comme le disait si bien l'ancien maire Louis Beaudry et comme ont l'habitude de dire les femmes, on connaît pas le bonheur de l'existence tant qu'on n'a pas été mère. » Tous les invités férus de calembours éclatent de rire, nourrissant l'ambiance de la fête. « Mais, de rajouter Berthelot, méfiez-vous des grandeurs, maire Beaugrand. Parce que comme le disait Louis XIV, rien n'est plus éphémère qu'une royauté! » Louis-Calixte Leboeuf, un avocat qui remplace souvent Beaugrand à La Patrie, crie dans la salle que Beaugrand devra surtout se méfier du conseil municipal qui exerce vraiment le pouvoir en ville. Le nouveau maire ne peut qu'approuver de la tête. Des échevins conservateurs cherchent à contester son élection en avançant qu'il aurait renoncé à sa citoyenneté britannique lorsqu'il fut naturalisé Américain. Ils sont également scandalisés parce que sa fille n'a toujours pas été baptisée. Beaugrand annonce qu'il leur fermera la trappe en allant prêter allégeance à la couronne et en faisant baptiser Estelle par le pasteur Barnes. Pour ce qui est des accusations de franc-maçonnerie, le Mgr Fabre lui-même a été prévenu qu'il avait quitté la loge King Philip depuis un an.

Les participants au Ten O' Clock Gin se délectent de la réaction des ultramontains et des conservateurs qui n'avaient jamais cru à son élection. La Minerve parle d'audacieuse plaisanterie, les ultramontains d'une calamité, d'une promesse de révolution et d'anarchie. À Québec, Jules-Paul Tardivel accuse Beaugrand de s'être enrôlé sous la bannière de Satan. Berthelot accueille d'ailleurs le nouveau maire d'une drôle de façon lorsque celui-ci pénètre

dans le salon de dame Cusson. « Ouf! Je suis soulagé! », soupire-t-il en regardant son bas du corps. »

- Qu'y a-t-il donc, Hector?
- Je craignais vous voir sans culotte! blague-t-il en référant aux sans-culottes pendant la Révolution française.

Pendant que le maire rit, Berthelot le contourne pour lui regarder le postérieur.

- Encore mieux : vous n'avez pas de queue fourchue!
- On rigole bien, mais il reste que je dois multiplier les discours rassurant les Montréalais que j'ai pas d'intention révolutionnaire et que je mêlerai pas les questions de religion et de langue dans ma gestion de la ville.

Lucien Lasalle qui a assisté aux bouffonneries de son ami intervient à son tour avec sa voix grave.

- Vous verrez monsieur le maire, les Montréalais se rendront compte bien assez vite que les quatre cavaliers de l'apocalypse ne sont toujours pas débarqués en ville!

Les conversations tournent beaucoup autour du résultat des élections, de la crainte du choléra[12] et des problèmes d'insalubrité qui donnent une mauvaise réputation à Montréal. Un notaire se plaint que des bouchers vont jeter les entrailles d'animaux abattus près de chez lui dans un terrain vague. Avant l'arrivée de l'été, il pense vendre sa maison, mais qui voudra l'acheter? On se félicite donc de la défaite de Beaudry qui n'avait non seulement rien entrepris, mais même nui au Comité d'hygiène en y nommant des incompétents et en refusant systématiquement de leur verser des fonds publics.

Lasalle prend Berthelot à part pour s'éloigner du tumulte. « Mon cher Hector, je vois que tes Ten O' Clock Gin demeurent tout aussi courus par la société montréalaise. Il me fait du bien de revenir dans la grande ville. Si tu savais comment Bytown est une ville ennuyeuse! »

- Propre, mais ennuyeuse! Le contraire d'ici, quoi. Mais je comprends pourquoi un politicien aguerri comme McDonald est ivrogne. L'alcool fait oublier l'ennui.
- Oui, mais ça améliore pas les aptitudes à gouverner! La preuve en est la Constitution qui a été négociée dans les effluves d'alcool. Mais pour être honnête, McDonald me paraît aujourd'hui sobre, la plupart du temps. Ses proches disent qu'il perd pied moins souvent qu'à l'époque des négociations pour le pacte confédératif.
- On dit que Lady McDonald lui tient la bride serrée.
- C'est pas une tendre. Elle est toujours grave, pieuse et les mondanités semblent l'irriter comme une journée de verglas. Si elle était ici, elle ferait sans doute une crise d'apoplexie.
- Le contraire de toi. Si tu as la bribe lousse, plus serrée est ta bourse!
- Tu as déjà pratiqué le métier de traducteur parlementaire. Ça met un peu de pain sur la table, mais sans plus. Je clos mon budget avec de l'épargne et en collaborant à des journaux.
- Qu'est-ce qui t'amène à Montréal?

[12] Il y avait effectivement une grande crainte d'une épidémie de choléra. C'est cependant la variole qui décima des milliers de personne lors de l'été 1885. Il s'agit sans doute de la dernière épidémie de variole en Occident, la vaccination faisant réduire considérablement les cas de variolés pour finir par éradiquer cette terrible maladie.

- L'élection de Beaugrand. Mon rédacteur en chef m'a demandé de venir couvrir l'événement. J'en profite aussi pour visiter la famille, les amis et te faire la surprise. Et toi? Ta dernière correspondance me faisait état de ta mort?
- Ha! Je me suis amusé comme un fou avec cette histoire. Après ma mort, ma résurrection et l'élection de Beaugrand, Trudel doit être dans une de ses rages!

Autour de Berthelot et Lasalle, la conversation s'anime autour de la crise et du soulèvement des Métis. La crise dans le Nord-Ouest parvient à unir libéraux et ultramontains dans leur soutien à Riel et leur opposition aux orangistes ontariens, ces protestants fanatiques qui cultivent la haine et les préjugés contre les catholiques et les francophones. Berthelot aperçoit d'ailleurs son rival poids plume de la blague, Joseph-Ferdinand Morisette[13] qui discute avec Alphonse Geoffrion, avocat éminent et militant associé à l'aile radicale du Parti libéral. Il lui vient une blague et à l'instant où Geoffrion cesse de parler, il fait remarquer à tous les deux: « J'aurais jamais pensé admettre une telle chose, mais je commence à croire que Riel compte vraiment sur l'assistance de Dieu comme il le prétend. Autrement, comment expliquer qu'un ultramontain discute avec un libéral sans chercher à l'abattre comme un castor abat un arbre et que l'autre parvient à garder son sang-froid sans devenir rouge de colère? » Ils apprécient son jeu d'esprit et trinquent en faveur d'un règlement pacifique qui satisfera les Métis et le gouvernement fédéral même si les combats sont engagés.

Voyant les trois hommes s'esclaffer, Raymond Préfontaine qui commence déjà à chanceler, alors qu'il vient pourtant d'arriver, s'approche et s'adresse à Berthelot : « Dis donc mon ami, tu serais pas au fait d'un nouveau stratagème employé par les armées au Nord-Ouest? »

- Oui, bien sûr. Notre journaliste envoyé spécialement en Saskatchewan nous a rapporté une ruse utilisée par les Sioux et les Cris pour entraver la marche du 65e régiment.
- Qu'est-ce que tu racontes, ils sont même pas encore arrivés à destination! intervient Louis-Calixte Leboeuf, un avocat au service du journal La Patrie.
- Ne sous-estime pas la vitesse du train de l'Ouest Louis-Calixte! se défend Berthelot.
- Ainsi que l'imagination de notre farceur national! ajoute Lucien Lasalle.
- Je n'en doute pas! Alors, raconte Hector! demande enthousiaste Préfontaine.
- Imaginez-vous que leur stratagème, dont l'usage devrait être réprouvé par le droit international, consistait à vider et répandre sur la neige une dizaine de tonneaux de mélasse, enlevés dans les magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le liquide s'étendait sur une ligne de quatre arpents. En arrivant devant la mélasse, les Canayens se sont mis à quatre pattes et ont commencé à la lécher. Les Indiens voyant nos compatriotes accroupis ont fait pleuvoir sur eux une grêle de balles. »
- Sacré Hector! J'ai cru remarquer que nos Canayens se retrouvent souvent accroupis dans tes histoires! observe Louis Fréchette qui lève sa voix pour couvrir les rires.
- Que veux-tu, c'est comme ça. D'ailleurs, le premier ordre du surintendant Lief Crozier au 65e régiment a été : « À quatre pattes les Canayens, les Métis vont tirer! »
- Crozier commande au 65e régiment? questionne Morissette. Je croyais que c'était Ouimet.

[13] À l'instar de Berthelot, Joseph-Ferdinand Morissette était un journaliste bohème, fondateur de plusieurs journaux, dont quelques feuilles humoristiques à la durée très éphémère qui ne connurent aucun succès. Tout comme Berthelot, il collabora à plusieurs journaux de l'époque dont *La Minerve* et *L'Étendard*. Il était cependant un conservateur proche des ultramontains.

- Allons Ferdinand, tu sais bien qu'Hector arrange ça comme il veut! lui répond Marc Sauvalle.
- Le colonel Ouimet. Lui aussi connait plus d'un tour dans son sac. Ses soldats étaient bien protégés des balles de l'ennemi. Il avait obtenu du ministère de la guerre l'autorisation de faire poser un plastron sur la poitrine de chacun de ses hommes. À cet effet, il avait commandé à l'Hôtel Richelieu de Montréal de lui expédier sur le plus court délai 327 beefsteaks cuits dans ses fourneaux. Ces beefsteaks ont été posés sur la poitrine de chaque soldat. Une parfaite cuirasse, complètement impénétrable aux balles!
- Hahaha! C'est vrai qu'ils sont coriaces les beefsteaks de l'Hôtel Richelieu! fait remarquer Louis-Calixte.
- Et vous savez de quoi vous parlez, monsieur Leboeuf! Mais vous savez aussi que les Indiens font bien pis que d'user de tactiques sournoises. Vous avez tous entendu parler du massacre perpétré par les Cris au lac à la Grenouille. On se croirait revenus au bon vieux temps de Ville-Marie où vous couriez plus de chance d'être décoiffé par un scalp iroquois que par le vent du fleuve. J'ai entendu d'une source fiable que tous les matins, le chef Big Bear mange deux petits enfants de cinq à six mois grillés sur toast ou à la croque au sel.

Anon. *Le Canard*, 11 avril 1885.

Plusieurs éclatent de rire en même temps que d'autres font la grimace. Ce n'est pas tout le monde qui apprécie l'humour parfois noir de Berthelot qui se moque ici à la fois de l'image du chef indien, projetée par certains journaux et par les autorités, et de la famine qui a poussé des tribus au soulèvement.

- Le gouvernement a choisi le général britannique Middleton pour commander une grande armée, lance Alfred Bienvenu, rédacteur à La Patrie. Les Sauvages n'auront aucune chance contre lui.
- J'en suis pas si sûr Alfred. Il aura beau chasser les naturels, ils reviendront au galop! réplique Berthelot.
- Vous croyez pas que la diplomatie puisse venir régler le conflit? Comme en 1869? demande plus sérieusement Préfontaine.
- Justement, répond Berthelot, les Cris, les Sauteux, les Nez-Percés, les Gros-Ventres, les Pieds-Noirs, ils ont fumé le calumet de paix avec sir John et ils ont attrapé le feu sauvage.

C'est ainsi que la soirée se déroule encore une fois sous le brouhaha et les hilarités. Berthelot est toujours le centre de l'attention et anime son Ten O' Clock comme un maître de cérémonie.

Berthelot, écrivain

Si Berthelot connaît un certain succès avec ses journaux comiques, celui-ci demeure relatif. Il lui faut arrondir les fins de mois en collaborant pour divers journaux comme nous l'avons vu plus haut. En fait, le comique est aussi écrivain, ayant publié dans *Le Canard* en 1879 un roman-feuilleton *Les Mystères de Montréal*. Le titre réfère aux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, roman populaire français mis à l'index par le clergé catholique québécois, alors que le sous-titre mentionne qu'il s'agit d'un roman de mœurs, un genre sérieux et exigeant. Sérieux, Berthelot? Gilles Marcotte y relève des « fautes grossières », des personnages à la limite de la vraisemblance, « une action désordonnée et abracadabrante » et un usage abusif de la coïncidence. Pas étonnant que le roman de Berthelot n'ait pas été retenu comme une œuvre littéraire de plein droit.

Cependant, on lui concède des qualités lorsqu'on le considère comme un pastiche, une parodie satirique et une caricature. Marcotte parle de sa joyeuse et incroyable vulgarité et vitalité. Berthelot semble pousser volontairement « à bout les rares dissonances que se permettent les romanciers respectables », et transgresse les « limites imposées par la décence de l'époque. » Il n'y a pas de morale contrairement aux romans québécois du 19e siècle. Tous les personnages sont de mauvaise foi, tricheurs, menteurs, sans scrupule tant qu'il y a de l'argent en jeu : « Il y a eu dans sa conscience une lutte de peu de durée entre la vertu et la malhonnêteté. La vertu n'eut pas de *fair play* et jeta l'éponge. » La caricature y est omniprésente et Berthelot prend le soin d'éviter le curé, absent du roman. Autrement, il aurait lui aussi été tourné en ridicule.

Cette absence de morale n'a pas de hiérarchie sociale et elle est bien partagée entre pauvres et riches. D'ailleurs, l'humoriste utilise plusieurs modèles de langage, allant du populaire au raffiné, truffant son texte de mots anglais et d'anglicismes. L'usage de diverses ressources du langage vise certainement à amuser le lecteur. L'auteur emprunte à divers modèles littéraires en versant dans la caricature. Par exemple, il commence son roman comme s'il cherchait à remporter un prix de composition, mais il alterne sa prose avec une rupture de ton qui ne manque pas de faire rire, révélant dès le départ au lecteur que son roman de mœurs est plutôt un pastiche irrévérencieux : « Mai répandant ses premières fleurs et sa verdure printanière sur le Jardin Viger à Montréal. La brise était tiède, le jardin était empli de murmures confus et du piaillement des moineaux. L'herbe repoussait verte et drue; les marguerites blanches et les liserons bleus s'épanouissaient un à un au milieu de l'herbe à puce et de la carotte à moreau. » Bref, « un roman drôle, emporté par le plaisir de faire que le beau langage et l'autre échangent leurs propriétés dans un tohu-tohu qui fera rire les bonnes gens[14]. »

La seconde réalisation d'envergure de Berthelot demeure sa série d'articles *Le Bon vieux temps*, publiée entre 1884 et 1885 dans *La Patrie*. Sa rubrique connut par ailleurs un véritable succès auprès des lecteurs. À la demande d'Honoré Beaugrand, il raconte « l'histoire

[14] Hector Berthelot, *Les Mystères de Montréal*, p.21.

pittoresque des mœurs et coutumes des générations qui vécurent à la fin du XVIIIe siècle ou dans la première moitié du XIXe siècle[15]. » Même si un certain esprit de sérieux l'anime, on y retrouve des anecdotes amusantes et l'auteur ne se prive pas non plus d'utiliser de temps à autre une prose humoristique. Par exemple, il traite des commis de magasin d'avant la Confédération avec une pointe d'exagération : « Lorsqu'il passait sur la rue Saint-Paul, il était harponné par le commis et lancé violemment dans la boutique. »

Certes, comme l'auteur l'avoue lui-même, ses articles ne sont pas impeccables. Certains renseignements qu'il recueille soulèvent le doute comme lorsqu'il prétend que le métier de policier était si peu attrayant que les accusations d'ivresse sur la voie publique contre des ivrognes étaient levées s'ils acceptaient de revêtir l'uniforme une fois dégrisé! Berthelot commet parfois des erreurs ou des oublis en écrivant au jour le jour. Sa phrase est parfois quelconque. Toutefois, il parvient à accumuler une somme de détails et d'information qu'on ne retrouve pas ailleurs. Son édition revue et corrigée 30 ans plus tard par l'archiviste en chef du palais de justice de Montréal, Édouard-Zotique Massicotte, fait de la série d'articles de Berthelot un document historique d'une valeur non négligeable.

Le journal *La Presse* lui fait une offre généreuse comme s'il fallait bien récompenser ce journaliste qui a tant fait rire les Canadiens pendant de si longues années. Au printemps 1891, Berthelot quitte pour la France, afin d'y écrire une série de 6 correspondances, sorte de récits de voyages dans lesquels il relate ses observations. Si elles ne sont pas proprement humoristiques, ses lettres s'approchent certainement d'une chronique d'humeur, l'auteur faisant preuve d'esprit, d'humour et d'ironie. « Ma traverse de l'Atlantique a été une amère déception. Je m'attendais aux émotions d'une tempête mais Neptune pendant les dix jours que j'ai passés sur son domaine s'est montré d'une monotonie des plus ennuyeuses, c'est à peine si le vent de l'est qui a soufflé pendant tout mon voyage a pu rider légèrement la surface de l'océan[16]. » Personnellement, j'ai trouvé très drôle qu'à son arrivée à Paris, il devait composer avec la grève des conducteurs d'omnibus et des cochers. Comme on peut s'y attendre, il s'emploie à relever les incompréhensions de langage comme lorsqu'il veut commander son repas au restaurant :

Au dessert :

- Que désire monsieur?
- Je ne sais; dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'est un savarin au rhum.
- Monsieur, un savarin est une espèce de baba.
- J'ignore ce qu'est un baba.
- Mais, monsieur, c'est une couronne.
- Une couronne?
- Oui, une couronne est une pâtisserie.

J'ai fini par commander un savarin.
(Cité par Marcotte[17])

[15] Hector Berthelot, *Le Bon vieux temps,* compilé, revu et annoté par E.-Z. Massicotte, Montréal, Librairie Beauchemin, 1924, p.1. Version numérique par Vertiges éditeur, 2012. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4073832

[16] Hector Berthelot, *Lettre de Berthelot*, Montréal, *La Presse*, mardi 9 juin 1891, p. 2.

[17] Hector Berthelot (2013). *Les Mystères de Montréal, roman de mœurs*, établissement du texte et postface par Micheline Cambron, préface de Gilles Marcotte, Montréal, Éditions Nota Bene, p.10.

Notre cher Hector Bertherlot meurt le 15 septembre 1895. L'annonce de sa mort apparaît en première page des journaux. Selon *La Patrie* qui le présente comme l'un des confrères journalistes le plus populaire et sympathique, il meurt subitement d'une maladie du cœur à son domicile rue Ste-Catherine, chez A.P. Pigeon, un imprimeur. On lui comptait alors 33 ans années de service comme journaliste. Son principal legs demeure *Le Canard* qui continuera son existence jusqu'en 1958[18] et son personnage Ladébauche, un espèce de l'Oncle Sam version québécoise, c'est-à-dire drôle, sympathique, moqueur, ratoureux, un brin irrévérencieux et un patriote incarnant le bon sens populaire, traits qui caractérisent bien l'humour québécois du 20e siècle québécois. Sa carrière fait de lui le premier humoriste professionnel du Québec et du Canada.

Bibliographie

Aird, Robert (2013). *Histoire politique du comique au Québec*, Montréal : VLB Éditeur.

Allard, Nicole (1997). *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire de maîtrise en arts, Université de Montréal.

Berthelot, Hector. *Les mystères de Montréal*, *roman de mœurs,* Vertiges éditeur. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4787512?docref=D0cVsuv6vVR7rohjFr_Vag&docsearchtext=les%20myst%C3%A8res%20de%20montr%C3%A9al

Berthelot, Hector (1924). *Le bon vieux temps*, volumes 1 et 2, Montréal : Librairie Beauchemin. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2022672?docref=zGnA5h3zOlAu6ed9iMbKvg&docsearchtext=hector%20berthelot

Falardeau, Mira et Robert Aird (2009). *Histoire de la caricature au Québec*, Montréal : VLB Éditeur.

Gosselin, Sophie (2007). *L'humour, instrument journalistique dans l'œuvre d'Hector Berthelot*, Mémoire de maîtrise en histoire, UQAM.

Reynald, Gilles, *Hector Berthelot, l'ineffable humoriste*, Montréal, *La Presse*, 27 juin, 1er juillet 1931.

Tassé, Henriette, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934. https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2636132?docref=0pwWws_IBVTM5oGghzDLsg&docsearchtext=La%20Vie%20Humoristique%20d%27Hector%20Berthelot

L'AUTEUR

Robert Aird est diplômé en histoire à l'UQAM. Il est l'historien de l'humour au Québec. Il enseigne l'histoire du comique à l'École nationale de l'humour et est membre de l'Observatoire de l'humour.

[18] Il s'interrompt en 1940 et sera brièvement republié en 1949, puis de 1957 à 1958.